

LE QUÉÂTRE



RECEVOIR

WILLIAM MOROSE chez *Les Disques de Lassitude* n'est pas un moindre honneur, ni sans doute une moindre horreur.

C'est un musicien qui s'est illustré sur le label aujourd'hui défunt Phon'A.R.T., la section musicale d'Art Religion Terreur — ni plus ni moins le département chargé du dess(e)in et de la propagande chez Gigabrother. L'atmosphère de train fantôme, d'envoûtant « froid dans le dos » du site lui durent beaucoup.

Depuis « L'île du Dr Morose », un long silence l'a éloigné de la publication, sans qu'il ait cessé de composer assidûment, toujours dans la veine pour laquelle il a tant été en butte aux critiques et attaques malveillantes.

Les atmosphères malsaines, imposant cette sorte de climat narratif méphitique tant décrié (son titre « gaz » entre autres, parmi les plus célèbres), Morose en a souvent expliqué l'origine dans des interviews, restées inédites en conséquence du veto de nombreuses rédactions hostiles à sa musique trop associée au terrorisme, au crime rituel et à la foi en des dieux éteints depuis longtemps.

On se souvient aussi de son prélude asphyxiant au concert d'Hot Melt Glue Gun (le groupe de Tomas Kaspar Rapass) au Divan du monde, toujours inédit au disque.

Déchets de soins externes à risques in-

fectieux nous livre nombre de titres qui sont riches d'histoire pour la musique. En premier lieu le seul enregistrement



public de Morose jouant lui-même son souffret, cet instrument qu'il a fabriqué en associant les morceaux d'un piano forte avec les pièces d'un juke-box. Il existerait une vidéo de Comte, représentant Morose pendant ce concert unique. Rien n'est moins sûr.

Puis des compositions datant de l'époque de sa collaboration avec Johann Sebastian Gagh et Jim Nasty, quand tous trois élaboraient la bande musicale du film de Choderlos de Huis-Clos « Quatre », dont on connaît ici l'importance, au sens propre, fondamentale. Les

vrais fans pourront en déduire ce qui fut de la main de Morose dans cette bande-son, et ce que le Quéâtre lui doit.

Mais d'autres collaborations sont à l'origine d'autres titres, comme le duo avec Frusquin Grelin Glinglin Fredon de la Limace, un musicien qu'on ne présente plus, pour « L'état du maître empire ».

À plus d'une occasion dans ces « traques », comme il les appelle lui-même, William Morose poursuit inlassablement les effets d'une pompe larmoyante, échevelée et tremblante jusqu'à la fadeur automatique et plate, les mouvements incontrôlés d'une âme qui se saborde en riant aux

éclats de son dégoût et son désespoir, avec une tranquillité parfaite et froide. Qu'y a-t-il de plus lamentable aujourd'hui, comme hier, que tous ces imbéciles qui se prennent au sérieux, et font régner une terreur technologique générale pour faire croire à leur importance sidérante, alors qu'il n'y a partout que nabots déguisés en géants, qu'il est malséant, comme on pète en public, de désigner en tant que tels ?

Une véritable pudeur angoissée, une politesse du deuil suprême, celui de l'esprit, hante notre monde avec sa vo-



L'île du Docteur Morose, *premier album de Morose sur Phon'A.R.T., sera bientôt réédité en coffret prestige aux Disques de Lassitude.*

lonté qui hurle, non, non, pas ça !

La musique... qu'est-ce qui peut mieux être cette plainte et cette expression d'un affolement, d'une succession impossible à maîtriser de sentiments contradictoires et vains, pour lesquels l'étiquette 'romantique' est un vague euphémisme ?

C'est l'égarément et le désespoir ultime à même le canal auditif, la noyade dans les sons pénétrant par tous les orifices et les condamnant à la dernière exécution.

La facilité d'écoute sera la première à souffrir de ces sonorités. Ce n'est pas tant qu'elles rebutent ou dérangent, comme la musique contemporaine ou abstraite, ou une certaine pop industrielle, en aura eu le secret, de hérisser jusqu'à l'insupportable.

Ici la séduction fait partie du processus de refus. Il faut aller jusqu'à renoncer à l'attraction orphique tant galvaudée, si l'on veut se soustraire aux mélodies malades et assénantes d'un Morose endiablé, décervelé, déchainant ses instincts les plus inconnus dans le noyau mutisme musical, qui ne fait que suggérer, qui ne parle jamais.

Mais dis quelque chose, explique-toi ! A-t-on presque envie de crier en se jetant sur ces morceaux qui ne sont pourtant que trop explicites à une oreille impavide, curieuse, sérieuse, courageuse, rassie.

Et nous qui avons lu plus d'une interview inédite de Morose, nous savons que,

loin d'indiquer des champs d'éclaircie pour sa musique, elles ne font qu'obscurcir une caverne où résonnent nos plus ataviques angoisses. Une terreur qui s'amplifie, se réverbère jusqu'à des grottes sous-marines englouties depuis que les pièces de Maurice Maeterlinck ne sont plus représentées ; depuis que l'opéra de Debussy n'est joué qu'au hasard du marronnier quéâtral.

Cette incapacité à s'exprimer hors de ce qui ne s'exprime que tant, cet autisme dont on peut aujourd'hui, en pleine inversion déchaînée de tout, taxer la musique comme si elle était une sorte de handicapée — voilà ce que Morose dit très simplement avec du son. Oui, le vrai, le clair, l'exact, voilà ce que la musique jette au ciel sans intermédiaire, sans langage articulé, sans économie de la communication. Sans forfait, en direct, sans norme. Voilà pourquoi il faut renoncer à tout si l'on veut renoncer à la musique, puisque la musique se moque et rit, lance les grands fouets de son ironie, de son indépendance, qu'elle claque au vent, qu'elle soulève le cœur à la vie avec une force qu'on ne saurait supporter, quand il faut renoncer à tout pour elle.

Renoncer à tout pour la vie ? Mais n'est-ce pas renoncer à rien ? Sans doute, et le choix ne se pose même pas.

Là, Morose nous submerge et nous accule à la compréhension par l'antiverbe qu'est la musique. Il nous rappelle que par le passé, rien ne fut jamais plus à l'origine des grandes transformations collectives que la musique. Hors du chant, l'âme est apathique et ne veut que dormir, seuls les sons l'éveillent et la font danser, s'émouvoir, se mouvoir. C'est le dernier Éros ; quand les charmes de la chair ont été dévorés par les hachoirs à viande, la musique réserve alors toute la force de la pulsion sexuelle.

Elle est un cas de vie et de mort. C'est de là que sourdent les énergies vitales du volcan primitif. Plus même dionysiaque. Tellurique, chthonien, kaosique.

Comment s'offrir à de telles laves sans s'enfammer ? Minute, beaucoup n'ont plus rien à y allumer. Il faut savoir si on peut brûler avant de craindre ou

d'espérer l'incandescence. La plupart n'entendront ruisseler que les vieilles eaux usées. Il faut avoir déjà en soi ces fréquences d'une passion qui ne se contient jamais et n'attend que l'occasion d'exploser.

C'est pour cela que nous ne proposons ce disque qu'à très peu d'exemplaires et que les premiers venus seront les premiers servis. Ne pas avoir su se précipiter pourrait vous frustrer d'une dimension de vous-même peut-être, ou davantage, et ne vous laisser qu'en la compagnie d'amers regrets.

Une exagération promotionnelle, ricaneront certains, à cet enchaînement brutal entre grande pensée et grande braderie. Nous les laisserons se repaître de leurs frustrations favorites, le supplice de Tantale des marchandises factices, qui ne savent pas être des produits de l'âme à part entière.

Allons, on choisit, on emporte, on veut vivre. On trompe l'attente avec son absence, on fait mille tours de génie pour trouver l'amour, la foi, la joie, il faut être le sorcier de soi-même et Morose vous en propose les sortilèges destinés à se consumer sans modération, pour la modique somme de 15 euros. Il n'y en aura pas pour tout le monde, et c'est tant mieux. Du moment que tu as ta copie, le monde peut crever.



Déchets de soins externes à risques infectieux mouss, par le docteur William Morose, disponible aux Disques de Lassitude.

Le quéâtre GRATUIT FRANCE 2013 - IV
le quéâtre est une publication des presses de lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR 9791091219600